

# REVUE CHRÉTIENNE

---

## PHILOSOPHIE

---

### L'HOMME PRIMITIF ET SON ORIGINE

Darwin, *De l'Origine des espèces*. — Id. *La Descendance de l'homme*. — Tylor, *Histoire primitive du genre humain*. — Prichard, *Histoire naturelle du genre humain*. — Pozzy, *La Terre et le récit biblique de la création*. — Huxley, *La place de l'homme dans la nature*. — Le duc d'Argyll, *Primeval man*. — Comptes-rendus de la Société d'Anthropologie: *Discussions de MM. Broca et de Quatrefages*. — Hartmann, *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans ce système*. — Charles Lyell, *L'ancienneté de l'homme*. — Wallace, *La sélection naturelle*. — Carl Vogt, *Leçons sur la descendance de l'homme*. — Sir John Lubbock, *L'Homme préhistorique*. — Id., *Les origines de la civilisation*. — A. de Quatrefages, *L'espèce humaine*. 1 vol. in-8°, 1877.

Les travaux sur l'homme primitif se multiplient et la question de l'origine de l'humanité est, depuis quelques années, à l'ordre du jour. Les lecteurs de la *Revue*, connaissent certainement l'hypothèse de Darwin sur l'origine des espèces qui, appliquée à l'homme, le fait venir de l'animal par voie de transformations successives. D'après le transformisme, en effet, tous les êtres dérivent les uns des autres et sans solution de continuité. D'une cellule primitive est sortie la vie, qui s'est manifestée graduellement sous des formes de plus en plus parfaites. Ces transformations successives se sont produites en vertu de l'accomplissement d'une loi, appelée la loi de la sélection naturelle. D'après cette loi, une espèce prend peu à peu la prédominance sur une autre. Elle l'emporte parce que ses caractères

s'adaptent mieux que les siens au milieu dans lequel elles vivent toutes deux. Chacune lutte pour vivre : l'une succombe dans la lutte et disparaît; l'autre l'emporte et survit. On peut voir, dans ce moment, au Jardin d'acclimatation, à Paris, des otaries ou lions de mer, animaux qui ressemblent à de grands phoques. Lorsqu'on se trouve près de leur bassin à l'heure de leur repas, on assiste à une véritable démonstration vivante du système de Darwin. Le gardien qui leur apporte du poisson se place sur le haut d'un petit rocher et montre aux otaries, qui sont au-dessous de lui et dans l'eau, leur nourriture. Ces animaux sortent alors de l'eau, s'élançant sur ce rocher, vont jusqu'au gardien en montant, et, pour cela, se servent de leurs nageoires comme de pattes. Ils ont faim; ils n'auront à manger qu'à cette condition : monter sur ce rocher; aller jusqu'au gardien; mais ils n'ont pas de pattes; qu'à cela ne tienne, leurs nageoires les remplaceront. C'est ainsi, disent les transformistes, que les choses se sont passées à l'origine d'une espèce nouvelle. Au bout d'un certain nombre de générations, les nageoires se transforment en pattes. Le poisson, devenu déjà mammifère aquatique, se change en mammifère terrestre. C'est encore ainsi que le serpent se transforme en oiseau. L'homme qui est, physiologiquement parlant, un animal est apparu sur la terre de la même manière. Il ne vient pas du singe, celui des mammifères qui lui ressemble le plus; mais l'homme et le singe descendent tous les deux d'une espèce aujourd'hui perdue et qui a donné naissance à deux familles, la famille humaine et la famille simienne. Les découvertes archéologiques sont venues donner une véritable autorité à cette hypothèse. Il est certain, en effet, d'après ces découvertes, que l'homme a vécu d'abord à l'état sauvage, et, si l'on remonte aussi haut que possible dans les temps préhistoriques, on trouve des preuves irrécusables d'un état social primitif très-grossier, d'un état tout à fait inférieur de l'humanité, qui suppose un développement lent, graduel de ses aptitudes intellectuelles et qui est parti peut-être de l'animalité.

Ces hypothèses, d'une part, ces découvertes, de l'autre, et les affirmations auxquelles les unes et les autres ont donné lieu, se

sont produites au moment où la philosophie positive enseignait que l'âge des croyances religieuses est passé pour l'humanité. La religion, a-t-on dit, a fait son temps; son règne est fini, et les sciences d'observations doivent maintenant dominer en souveraines. Que l'homme cesse donc de rêver à l'absolu. M. Littré a écrit quelque part, en parlant des choses que la science ne peut constater : « C'est un océan de mystères pour l'exploration duquel nous n'avons ni barques, ni voiles. » Il en résulte, et c'est bien ainsi que le positivisme est compris, que rien en l'homme ne survit au corps. S'il pense, la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau et meurt avec lui. Il n'y a qu'un être éternel, la matière dont sont formées les nébuleuses; cette matière peut se modifier à l'infini jusqu'à devenir l'homme, jusqu'à produire en ce mammifère étrange le sentiment du bien et du mal et l'idée du devoir. Telle est la théorie très-répondue et très-acceptée aujourd'hui. C'est ainsi que le conflit toujours renaissant de la science et de la foi, a pris, depuis quelques années, des proportions gigantesques qu'il ne dépassera pas, qu'il ne peut pas dépasser. Bien des personnes ne sont plus intéressées par les problèmes de la critique biblique. Ces questions sont remplacées pour elles par des questions d'anthropologie et de biologie. Ce ne sont plus seulement les origines du christianisme qui sont étudiées, ce n'est plus seulement le Christ qui est en cause, c'est le Dieu vivant, c'est la survivance de l'âme après la mort. L'humanité n'est-elle, oui ou non, « qu'un grand troupeau malfaisant qu'il faut paître et châtier jusqu'à ce que la mort l'envoie pourrir dans la fosse éternelle (1) ? »

## I

Il se pose tout d'abord ici une question d'histoire naturelle pour la solution de laquelle nous sommes personnellement incompétent. Nous ne pouvons que recueillir les dires des sa-

(1) M. Ed. Laboulaye, *Paris en Amérique*.

vants sur ce sujet et les communiquer à nos lecteurs. Or, jusqu'à présent, leurs affirmations sont contradictoires. Un Anglais, Huxley, affirme que les caractères anatomiques de l'homme sont les mêmes que ceux des grands singes anthropomorphes, le gorille, l'orang-outang, le chimpanzé. Il mesure la capacité du plus grand crâne de gorille connu et lui trouve 539 centimètres cubes. Il mesure ensuite celle du plus petit crâne que l'on ait pu trouver parmi les sauvages modernes de l'Océanie et lui trouve 970 centimètres cubes. Enfin, le plus beau crâne connu d'homme civilisé mesurait 1,781 centimètres cubes (1). Huxley fait deux soustractions et montre qu'il y a moins de différence entre la grandeur du crâne d'un sauvage et celle du crâne d'un gorille, qu'entre celle du crâne d'un homme de race blanche et celle du crâne d'un sauvage. Ici on trouve 811 centimètres cubes de différence et là 431 centimètres cubes seulement.

Mais voici d'autres savants, M. de Quatrefages, par exemple, qui soutiennent que les preuves tirées de la mesure du crâne ne sont pas suffisantes et que les différences anatomiques de l'homme et du quadrumane sont réelles. La station droite, la structure de la colonne vertébrale, la disposition des ligatures de la tête créent, paraît-il, des différences fondamentales entre l'homme et le singe. Ces savants font remarquer qu'au-dessous d'une capacité crânienne de 970 centimètres cubes, on ne trouve plus que des crânes d'idiots ou des crânes de singes. Ce chiffre nécessaire, 970 centimètres cubes, élève donc à lui seul une limite qui sépare absolument l'homme de la brute. Et puis, ajoutent-ils, la quantité n'est pas tout ici. La qualité importe davantage, et nul ne sait comment vibre la matière cérébrale, et si ce n'est pas tout autrement que se produisent chez l'homme et chez le singe ces mouvements infiniment petits des cellules du cerveau qui sont la condition de la pensée. D'autres anatomistes défendent la même idée en se plaçant à un autre point de vue. Owen a fait une étude du pied de l'homme comparé à la main du singe et montré que le singe est avant tout un

(1) Il est bon de noter que la même intelligence fonctionne avec une capacité crânienne de 1200 c. c. qu'avec une capacité crânienne de 1780 c. c.

grimpeur. D'autres remarquent que si le crâne de l'homme et celui du singe se ressemblent au début, ils se développent en sens inverse.

Leurs adversaires cependant ont essayé de leur répondre. L'un d'eux, voulant expliquer pourquoi le singe a quatre mains, tandis que l'homme a deux mains et deux pieds, a soutenu que l'homme avait primitivement quatre mains et que c'est l'usage de la chaussure, qui, après plusieurs générations, a, peu à peu, rétréci les doigts, déformé la main et finalement l'a changée en pied. Un autre, plus sérieux, et ceci mérite certainement d'être considéré, a remarqué que l'homme a des organes rudimentaires qui ne lui servent plus à rien et qui semblent attester l'existence d'un état primitivement animal où ces organes, aujourd'hui atrophiés par le manque d'usage, étaient développés et servaient (1).

Mais pourquoi continuer à transcrire ces observations? Constatons simplement que la question anatomique n'est point encore résolue. Demain, la découverte d'un crâne nouveau ayant appartenu à l'homme primitif et plus ancien que tous ceux découverts jusqu'ici, viendra peut-être détruire les données déjà recueillies et renverser des théories à moitié admises aujourd'hui. Et puis, aussi longtemps que l'ancêtre commun de l'homme et du singe n'aura pas été découvert et que ses restes n'auront pas été tirés du grand musée de la nature, il restera ici un point d'interrogation même pour les plus acharnés défenseurs de l'origine animale de l'humanité. Laissons donc cette question. Faisons mieux; supposons qu'elle soit résolue et que l'origine animale de l'humanité soit prouvée par l'anatomie. Nous prétendons que, même en admettant pleinement ce point de départ, tout n'est pas expliqué, parce que l'homme est un être moral; et ce n'est pas avec un scalpel d'anatomiste que l'on peut trancher une question de morale.

(1) On trouve, par exemple, chez l'homme le rudiment du muscle qui sert aux animaux de l'espèce féline à sauter à de grandes hauteurs.

## I

Le premier caractère distinctif de l'homme et de l'animal c'est l'existence, chez le premier, de la pensée et du langage. Or, la sélection naturelle ne nous explique point leur apparition. Considérons le premier homme à l'époque où il n'était pas encore dégagé des liens de l'animalité. Son premier pas, pour en sortir, a consisté à acquérir à un degré quelconque, si faible qu'il soit, la pensée et, par suite, le langage. Ce langage n'était d'abord qu'un cri comme celui de l'animal; l'homme a parlé d'abord par onomatopées; puis sont venues les langues monosyllabiques et certaines peuplades inférieures, les Hottentots, par exemple, ont conservé dans leur langage, Max Müller le croit du moins, des débris du langage animal. Mais c'est l'acquisition première de cette pensée et de ce langage qu'avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons pas nous expliquer. Il y eut un jour où aucune race ne possédait même l'intelligence humaine la plus déshéritée; il faut lutter pour vivre; et celui des animaux qui l'emportera sera celui dont l'instinct animal sera le plus sûr, le plus développé. L'un triomphera par la force, l'autre par son agilité à échapper à de plus forts que lui. Considérons l'homme qui a survécu dans cette lutte pour la vie, considérons-le à cet âge où il ne parle pas et ne pense pas encore; il est encore animal et très-inférieur, comme tel, aux animaux qui l'entourent. Plusieurs sont beaucoup plus forts que lui ou plus agiles. Il n'a pas la puissance de l'éléphant ou du mammouth, son contemporain, il n'a pas l'agilité du tigre et du lion, il n'a ni la ruse du renard, ni l'odorat du chien; et dans la lutte pour la vie, il est condamné à périr, s'il n'a pas l'intelligence, la raison. Comment cette raison apparaît-elle ?

On nous dira que l'homme primitif était peut-être doué de cette force, de cette agilité, de cette ruse, et que ces qualités instinctives ont disparu peu à peu, parce qu'il n'en avait plus besoin, à mesure que son intelligence se développait. C'est fort

possible. Mais comment s'est-il avisé que la raison lui vaudrait mieux que ces qualités instinctives? Aussi longtemps qu'il était animal, il ne pouvait développer en lui que les instincts de l'animal. En les développant, il triomphait des animaux, ses rivaux. Eh bien! il ne le fait pas, parce qu'il s'aperçoit un beau jour que la raison lui sera plus utile que l'agilité ou la force, et il se la donne à lui-même! Nous demandons aux partisans du transformisme de nous expliquer ce prodige. Ils ne le font pas. Et cependant tous les faits sont ici contre eux. Que s'est-il passé? L'homme est devenu intelligent, et, par son intelligence, il a triomphé des animaux qui l'entouraient. Un jour, cet animal humain fait une hache de pierre; il fabrique une lance grossière; il se couvre de la peau de la bête qu'il vient de tuer. Plus tard, il plante un arbre, il sème une graine; déjà, depuis longtemps, il pense, il réfléchit, il parle. Il devient maître même de cette grande loi de la sélection naturelle qui, jusque-là, s'était accomplie fatalement; et, aujourd'hui, nous prévoyons le moment où cette loi ne s'accomplira plus que dans l'intérieur des mers, parce que l'homme n'y pénètre pas. Recueillons sur ce point l'aveu significatif de Darwin lui-même. Il dit qu'une variation accidentelle a amené un jour le cerveau d'un de nos ancêtres à cet état de développement qui le rendait capable de la parole, et que du cerveau a jailli le mot et avec lui la raison. Cet aveu n'est-il pas une défaite? Une variation accidentelle, c'est tout simplement un hasard. Or, l'organe de la pensée ne peut être apparu par hasard; ni par hasard le langage, pour que tout le reste s'en suive. Cela ne soutient pas l'examen. Un organe qui naît de lui-même, c'est un effet sans cause. L'exercice ne suffit pas ici, il développe, mais il ne crée pas. Ne savons-nous pas que ceux qui sont sourds de naissance ne parlent pas; et que, dans la presque unanimité des cas, le sourd-muet n'est muet que parce qu'il est sourd. Du reste, quand le contraire serait démontré, il y a chez tout enfant des prédispositions héréditaires. Le développement de la pensée et de la parole existe chez lui en germe parce que ses parents en ont été doués. Le singe, qui a plus de masse cérébrale que le nouveau-né, est incapable de parler. Or l'éducation que reçoit l'enfant a manqué au pre-

mier homme. Comment donc s'est-il mis un jour à parler? Nous ne dirons pas, comme M. de Bonald, que c'est Dieu qui lui a appris à parler. Nous n'avons nullement l'intention de traiter ici cette question. Constatons seulement que la phrase de M. Renan, dans sa brochure : *De l'origine du langage* : « Un jour le langage apparut, » ne résout rien. Le transformisme ne nous dit pas comment s'est opéré le passage de la brute à l'homme, de la non-pensée à la pensée.

### III

Si nous voulons expliquer l'origine des sociétés par le transformisme, nous nous trouvons en présence de la même difficulté, et elle nous semble tout aussi insurmontable. Voici l'homme qui a acquis l'intelligence et qui se met à vivre en troupes comme le font encore aujourd'hui certaines espèces de singes. La famille n'existe pas encore. L'enfant est l'enfant de la tribu; il n'appartient à personne et il appartient à tout le monde. Mais un jour vient où sa mère continue à veiller sur lui après qu'il est en âge de se passer d'elle. La famille commence à se former; elle est composée de la mère et de l'enfant. Enfin le père se met à son tour à reconnaître son fils, à protéger la mère et l'enfant; la famille est fondée. C'est de la même manière, nous dit-on, que les peuples se sont constitués et distingués les uns des autres. Les nations ont peu à peu pris conscience d'elles-mêmes. Les plus fortes l'ont emporté sur les plus faibles en vertu de la sélection naturelle, et ces plus fortes, ayant une tendance à devenir meilleures, la civilisation est née; elle a grandi, elle est devenue ce que nous la voyons aujourd'hui. Telle est la théorie. Où est la difficulté ici? Il nous semble qu'elle saute aux yeux. D'après l'hypothèse de la lutte pour la vie, la survivance est assurée au plus fort. Or, à quoi servent les sociétés humaines? Quel a été leur but en se fondant? N'est-ce pas, au contraire, de garantir le faible? Leur première préoccupation est d'assurer les droits du faible. Elles protestent par leur existence même contre le proverbe mis en vers par La Fontaine : « La

raison du plus fort est toujours la meilleure. » Or, cette parole est précisément la devise des partisans de la sélection naturelle. Si elle avait été, comme ils le veulent, toujours et partout appliquée, les hommes n'auraient jamais formé de société, parce que le besoin de garantir le faible ne serait jamais né. Le faible aurait continué à succomber dans la lutte, ses droits n'auraient point été reconnus; et la famille, la tribu, la nation ne se seraient pas formées. Encore une fois, si elles existent, c'est pour permettre à tous de vivre, les faibles comme les forts, en étant juste envers chacun et en garantissant les droits de tous. Ici encore nous constatons l'insuffisance du transformisme. Il n'a pas su expliquer l'apparition de la pensée et du langage. Il n'explique pas non plus l'institution de la famille et la formation des sociétés humaines.

## IV

Le transformisme saura-t-il mieux nous expliquer l'existence chez l'homme du sentiment religieux? Mais d'abord est-il vrai que l'homme soit un animal religieux? Cette vieille définition est-elle bien bonne? Ne doit-on pas considérer l'existence de la foi religieuse comme indiquant un état inférieur de l'humanité avec lequel il faut en finir? Le positivisme l'affirme. Il nous dit : « L'âge théologique et l'âge métaphysique de l'humanité sont passés. Les sciences d'observation doivent suffire à l'homme; elles lui suffisent déjà. Les croyants ne sont plus qu'une minorité sans importance, et l'indifférence religieuse, chaque jour plus générale et plus profonde, exerce sur les masses une action lente, irrésistible; elle fait plus pour la destruction de la religion que toutes les découvertes de la science; elle est une preuve irrécusable que le règne des dogmes touche à sa fin (1). »

Nous pensons qu'il y a beaucoup d'illusion dans cette ma-

(1) Jouffroy disait déjà : « Quand un dogme touche à la fin de son règne, on voit naître d'abord une indifférence profonde pour la foi reçue. » *Mélanges philosophiques, Comment les dogmes finissent.*

nière de voir. Nous sommes convaincu que ce sera un des étonnements des générations à venir, qu'il se soit trouvé à notre époque des hommes pour croire que la religion a fait son temps, et pour soutenir, après l'enseignement que nous apporte l'histoire, que l'humanité peut se passer de croyances religieuses. Pourquoi veut-on que l'existence de la religion accuse un état inférieur de l'humanité? Les croyances religieuses sont un des besoins permanents de l'esprit humain. Jamais l'homme ne se passera de chercher; et jamais il ne se passera de dire, à tort ou à raison, qu'il a trouvé, c'est-à-dire d'affirmer Dieu, et de résoudre, par l'affirmative, la question de la vie future.

Ce sentiment religieux existe-t-il chez l'animal? On l'a prétendu; on a cru découvrir la crainte religieuse chez le chien, ou au moins ce qu'on appelle la religiosité; un mélange de la crainte de l'inconnu et du sentiment de vénération que nous inspire l'idée d'un être plus puissant que nous. Le chien qui tremble devant son maître et qui l'aime, serait un animal religieux. On a cru découvrir aussi le germe du sens moral dans l'instinct de sociabilité qui fait vivre certaines espèces de singes en troupes.

Nous ne sommes pas à même d'affirmer le contraire; mais il s'agit ici de deux animaux fort différents, le chien et le singe. Chez le premier, on croit trouver le sentiment religieux; chez le second, le sentiment moral. Nous ne contestons pas ces découvertes; nous demandons seulement comment ces deux sentiments se sont trouvés un jour réunis chez l'homme, c'est-à-dire dans une seule espèce? On ne nous l'a pas encore dit. Le chien ne vit pas en troupes, et personne ne s'est encore avisé de le placer parmi les ancêtres de l'homme. Si l'homme est parent du singe, il ne doit être que sociable et non pas religieux; or, il l'est profondément, essentiellement.

Quelle a été la religion de l'homme primitif? Était-ce un grossier fétichisme où l'homme considère Dieu comme l'auteur du mal, et veut faire de sa divinité son esclave? Était-ce cette religion inférieure que professent aujourd'hui certains sauvages de l'Australie, qui se contentent d'une croyance vague

en l'existence d'êtres mystérieux? N'était-ce peut-être que le culte des morts? Personne ne le sait; mais il est certain que l'homme préhistorique croyait à la vie future. Le soin avec lequel il enterrait ses morts, le respect dont il entourait les tombeaux, respect si grand que ces tombeaux ont été conservés jusqu'à nos jours, la précaution qu'il prenait de déposer à côté du mort des armes (les siennes sans doute), des silex taillés, des bijoux, de la nourriture, tout cela prouve que, pour l'homme primitif, la mort n'était pas l'anéantissement, et qu'il croyait à la vie future.

On a découvert, il y a quelques années, sur les bords de la Vézère, dans le département de la Dordogne, les restes de quelques Troglodytes, ces hommes de haute taille qui vivaient dans des cavernes, à l'âge de la pierre taillée, contemporains du renne et même du mammoth. On a remarqué, fait étrange, que certains os, le tibia, par exemple, étaient aplatis comme chez le gorille; mais le crâne était aussi développé, aussi large que celui de l'homme civilisé d'aujourd'hui. A l'entrée de la grotte où ces hommes avaient été ensevelis, on a trouvé la trace de rites funéraires célébrés par ceux qui leur avaient rendu les derniers devoirs; à côté de leurs ossements, on a ramassé des amulettes, des talismans, on a découvert des traces irrécusables de superstition religieuse. Or, cette grossière erreur qui s'appelle la superstition religieuse prouve que l'homme ne peut pas se passer de croire à l'invisible.

La science a des limites qu'elle ne peut franchir; or, l'homme a besoin de les franchir, et c'est l'erreur des positivistes de croire que l'homme se passera jamais de résoudre la question de sa destinée, en acceptant la seule solution qui satisfasse sa conscience et son cœur, celle que lui offre la foi religieuse.

## V

Il nous reste à signaler un dernier fait qui nous semble creuser encore davantage l'abîme qui sépare l'homme de l'animal, et le rendre décidément infranchissable.

L'homme seul est susceptible de progrès ; seul de tous les êtres créés, il est perfectible. On a étudié de près la vie des sauvages modernes. Le puissant intérêt de cette étude est qu'ils nous représentent assez exactement ce que devaient être nos ancêtres. Plusieurs ne se sont pas élevés au-dessus de l'âge de la pierre, et certaines peuplades vivent encore dans un état de dégradation effroyable. On cite les habitants des îles Vite, les Papous, les habitants des îles Andaman, les Boschimans, les Fuégiens.

Sur ces derniers qui habitent la Terre-de-Feu dans l'Amérique du Sud, nous recueillons le témoignage de Darwin lui-même qui les a visités (1) : « Ces malheureux, dit-il, étaient petits ;  
 « leur visage hideux était couvert de peinture blanche ; leur  
 « peau était sale et grasseuse, leur chevelure inculte ; ils  
 « avaient la voix discordante, les gestes violents et sans di-  
 « gnité. Quand on voit de tels hommes, on peut à peine croire  
 « que ce soit des créatures comme nous et qu'ils habitent le  
 « même monde..... Ils passent la nuit, tout nus, enroulés les  
 « uns autour des autres comme des animaux, couchés sur le  
 « sol détrempé, à peine protégés contre le vent et la pluie de  
 « ce climat orageux..... S'ils arrivent à tuer un phoque, s'ils  
 « découvrent la carcasse flottante à demi-pourrie d'une baleine,  
 « c'est un festin..... Souvent aussi la famine règne, et elle a  
 « pour conséquence immédiate le cannibalisme accompagné  
 « du parricide. »

Voilà certainement les derniers des hommes. Mais il n'est nullement prouvé que ces hommes aient toujours vécu dans cet état de dégradation et d'avilissement. On a remarqué fort ingénieusement que ces peuplades inférieures occupent toujours les extrémités des grands continents. Ce fait important semble prouver qu'elles ont été refoulées par la conquête, et qu'elles nous offrent les débris de nations autrefois prospères et dépos-sédées de leur territoire. Vaincus, chassés, réduits à l'état de bêtes fauves, ces malheureux se sont peu à peu abrutis. Leurs tribus ne seraient donc pas formées d'hommes n'ayant encore

(1) Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, p. 234.

monté aucun degré de l'échelle sociale, mais, au contraire, d'hommes qui, après en avoir gravi un certain nombre, les auraient redescendus. Nous n'ignorons pas que, d'après le principe de l'évolution fatale et du transformisme nécessaire, ces faits sont impossibles. Bien des personnes croient que le progrès est fatal au sein de l'humanité ; celle-ci marcherait toujours en avant, sauf quelques peuplades inférieures qui resteraient stationnaires. Mais l'histoire ne prouve-t-elle pas que l'homme est le maître de cette loi du progrès, et qu'il la modifie et qu'il la viole à son gré. Il n'y a point d'évolution fatale pour l'espèce humaine ; elle peut marcher vers la lumière ; elle peut aussi rétrograder vers les ténèbres. Il y a des races qui s'élèvent, il y en a d'autres qui s'abaissent. Les causes extérieures y sont pour beaucoup ; pour beaucoup aussi la volonté des nations et la volonté des individus. A vrai dire, il n'y a pas de loi du progrès au sens rigoureux du mot loi. Le progrès que fait l'humanité n'est pas le prolongement fatal du progrès dans la nature.

Si nous comparons la vie du sauvage le plus dégradé à celle de l'animal le plus parfait que nous pourrions trouver, voici ce que nous remarquons : chez l'animal, un petit nombre d'effets, merveilleux peut-être, mais toujours les mêmes ; chez le sauvage, une variété d'effets infinie. Il est inférieure à l'homme civilisé, mais entre eux n'existent que des différences de degré et non pas de nature. L'un et l'autre offrent les mêmes procédés intellectuels, des croyances semblables, des superstitions analogues. Si l'un reste grossier tandis que l'autre se développe sans cesse, certaines causes extérieures, le climat, par exemple, et aussi l'hérédité, suffisent à tout expliquer. Les habitants de la Terre-de-Feu, par exemple, ont à lutter contre les implacables nécessités de la vie physique ; ils vivent au sein d'une nature hostile ; ils s'y trouvent sans armes, sans outils, sans organisation sociale. Ils n'ont qu'un instinct rudimentaire et incomplet du bien et du mal, et il en est ainsi depuis des siècles. Comment pourraient-ils se développer ? Ils n'en sont pas incapables, cependant. Que l'homme civilisé entre en relation avec ces sauvages en se proposant sérieusement de les relever et de

les affranchir, il y **parviendra**. Jusqu'ici la civilisation les a odieusement exploités. Elle leur a **apporté** l'opium et l'eau-de-vie qui les tuent. On prévoit le jour où **les derniers** restes de ces misérables auront disparu. Mais si l'homme **blanc** leur apportait l'idée du devoir, il parviendrait certainement à **l'inculquer** à ces âmes grossières. Que l'Européen **vienne éveiller** chez eux le besoin du bien-être matériel, en même temps que le désir de se relever moralement, qu'il leur apporte les grandes idées de justice et de vérité qui sont innées dans l'âme humaine et qu'une longue servitude leur a fait oublier ; qu'il continue, s'il le faut, cette éducation pendant des siècles, et il réussira, et ces races se relèveront, elles se tourneront vers la lumière, elles feront des progrès. Avons-nous besoin de dire que la même tentative faite sur n'importe quelle espèce animale sera éternellement impuissante.

## VI

Le transformisme n'a donc pas encore expliqué l'apparition de l'homme ; l'hypothèse de la sélection naturelle est insuffisante à résoudre le problème de l'origine de l'humanité. Est-ce à dire que l'apparition de l'homme ne puisse s'expliquer que par un miracle ? Non, elle n'a pas encore été expliquée ; mais un fait inexpliqué ne suppose pas nécessairement un miracle. Il a toujours régné à cet égard un fâcheux malentendu entre les savants et les croyants. Il fut un temps, par exemple, où l'homme ne savait pas ce que c'était que le tonnerre, et quand il l'entendait gronder dans les nuages, il disait : C'est la voix de Dieu. Un jour la science a découvert l'électricité ; elle a expliqué les effets de la foudre d'une manière toute naturelle, et alors elle a dit : nous pouvons nous passer de Dieu. Il y avait un temps où l'homme, ignorant la loi de l'attraction, pensait qu'une intervention constante de Dieu était nécessaire pour que les astres restassent suspendus dans les espaces. Un jour la science a découvert la loi de l'attraction et elle a dit encore : nous pouvons nous passer de Dieu. Ce n'est pas lui qui gouverne

le monde. Il n'y a dans l'univers que des lois fixes, invariables, fatales. Mais nous demanderons au croyant pourquoi il veut toujours trouver des miracles et des preuves de l'intervention directe de Dieu dans les faits encore inexpliqués ; et nous demanderons au savant pourquoi il veut que chaque nouvelle découverte de la science soit une preuve de plus que nous pouvons nous passer de Dieu. Il découvre les lois qui régissent l'univers. Que fait-il en réalité ? Il surprend les secrets de Dieu, ses procédés, ses moyens d'agir ; découvertes magnifiques, mais qui ne prouvent ni pour ni contre son existence.

L'origine de l'humanité reste inexpliquée ; mais quand elle le sera, devons-nous dire encore que nous pouvons nous passer de Dieu ? Supposons que le transformisme puisse réfuter les objections qu'on lui fait aujourd'hui ; admettons que demain le darwinisme soit démontré vrai, devons-nous pour cela renoncer au Dieu créateur ? Nullement. Et pour le dire en passant, le système de Darwin nous semble admirablement répondre à l'idée que nous devons nous faire de Dieu et de son intelligence créatrice. Il est, à notre avis, tout-à-fait conforme à la sagesse et à la grandeur de Dieu d'admettre que son œuvre s'est développée suivant les lois naturelles de l'évolution, et de contempler la marche lente, grandiose et jamais interrompue de l'idée créatrice se développant à travers les êtres et grandissant toujours depuis la cellule primitive jusqu'à l'homme. Avec l'opinion contraire, nous sommes obligés d'admettre une intervention directe et sans cesse renouvelée du Créateur retouchant son œuvre, comme le ferait un ouvrier mécontent de ce qu'il a fait d'abord et venant, à tout instant, modifier son travail.

Il y a là sans doute une difficulté, et nous n'avons garde de la méconnaître. Si tout s'explique ainsi naturellement, si nulle part dans l'univers ne nous apparaît l'action directe de la cause première, et si partout nous ne trouvons que des causes secondes dépendant les unes des autres et s'enchaînant les unes aux autres, ne formulons-nous pas la plus terrible objection que l'on puisse faire à la notion de la Providence ? Ne devons-nous pas nécessairement remonter de causes secondes en causes

secondes à l'infini, sans jamais arriver à la cause première ?

Nous ne pouvons, en effet, y arriver par la science pure. Le positivisme a grande raison, selon nous, d'affirmer que jamais, par l'observation et l'expérience, nous ne découvrirons la cause première. Mais nous croyons qu'elle est à l'origine des choses ; parce que, si on peut concevoir sans elle un univers immobile et enfermé dans des lois éternelles, on ne peut expliquer sans elle le mouvement, le point de départ, ce que Pascal appelait la première chiquenaude.

On nous montre cette nébuleuse primitive dont la matière s'est peu à peu condensée pour former des soleils et des mondes ; on nous montre la terre, partie infiniment petite de cette masse incandescente qui s'est peu à peu refroidie, et où la vie est apparue ; on nous montre les éclosions successives des espèces, et l'animal toujours plus parfait, jusqu'à ce qu'il s'appelle l'homme. Pourquoi n'y aurait-il pas là un but poursuivi avec une sagesse infinie, un but dont la nature n'avait pas conscience, mais dont un plus puissant qu'elle avait conscience ? pourquoi n'y aurait-il pas là un plan grandiose tracé d'avance ?

Les perfections relatives, auxquelles la nature s'est graduellement élevée dans le cours de son évolution, ne se seraient jamais réalisées s'il n'y avait eu avant la nature et au-dessus d'elle une cause contenant d'avance idéalement toutes ces perfections, c'est-à-dire s'il n'y avait eu Dieu. On ne fera jamais sortir le plus du moins, s'il n'y a pas au-dessus de l'un et de l'autre, et avant tout développement primordial, un Être souverain qui a renfermé en puissance tous les développements à venir et les a ensuite dirigés à son gré. Cela est vrai surtout du sentiment moral ; et prétendre qu'il n'est que le produit dans le cerveau d'une modification fatale de la matière éternelle, c'est dire un non-sens, ou plutôt c'est demander ce que l'on ne veut plus aujourd'hui, ce que l'on déclare impossible, une création *ex nihilo*.

En présence de l'hypothèse de Darwin devaient se poser deux grosses questions : celle de l'origine de la vie, et celle de l'origine de l'homme. L'origine de la vie n'est point encore connue. Les expériences de M. Pasteur, sur les générations

prétendues spontanées, ont été jusqu'ici concluantes (1). Quant à l'origine de l'homme, nous croyons pouvoir accepter pleinement les remarquables conclusions de M. Wallace, un savant anglais, qui a proposé la même hypothèse que Darwin, en même temps que lui, et lui a laissé tout l'honneur de la découverte (2). Voici comment il s'exprime sur l'origine de l'humanité :

« Nous avons des motifs sérieux pour faire à l'homme une place à part, non-seulement comme étant la tête et le point culminant de la création, mais encore comme étant en quelque mesure un être tout nouveau et tout spécial. » — « J'admets bien, dit-il encore, que l'homme est descendu d'une forme animale, mais j'avance des faits tendant à prouver qu'il a été modifié d'une manière spéciale par une autre force dont l'action s'est ajoutée à celle de la sélection naturelle. »

## VII

Nous n'avons point encore parlé de la Bible et des renseignements qu'elle nous fournit sur l'homme primitif. A vrai dire, on ne peut rien inférer des données bibliques ; elles sont trop vagues. Ainsi la Genèse, un des plus anciens documents que l'homme possède sur son origine, ne nie pas qu'il y ait eu des hommes avant celui qu'elle appelle Adam. Caïn, son fils, bâtit une ville. Qui l'a habitée, s'il n'y avait déjà des hommes sur la terre ? Après qu'il a tué Abel, il craint de rencontrer des hommes. « Qui me trouvera, dit-il, me tuera ? » Enfin, il était marié ; nous ne pensons pas que personne admette qu'il ait épousé sa sœur (3).

(1) La génération spontanée fut-elle prouvée, on n'aurait pas démontré pour cela que la matière a une activité aveugle. Quand il s'agit de l'origine même des choses, l'observation et l'expérience sont incompétentes, nous l'avons dit, et la science positive qui ne veut pas d'autre méthode que la méthode expérimentale, ne peut que refuser de résoudre la question.

(2) Wallace, *Des limites de la sélection naturelle appliquée à l'homme*.

(3) Ces remarques ont été faites pour la première fois par Isaac de la Peyrère, gentilhomme protestant du XVII<sup>e</sup> siècle, dans un ouvrage intitulé : *Systema theologicum ex præadamitarum hypothesi. Pars prima, 1655*. Elles ont été développées depuis par d'autres savants. On ne les a jamais victorieusement réfutées. Voir Pozzy, *La Terre et le récit biblique de la création*, p. 396 et suiv.

Remarquons aussi qu'il était laboureur, et Abel berger, ce qui suppose déjà un certain degré de civilisation.

D'autre part, il est bien certain que, dans la pensée des auteurs des deux récits mosaïques de la création, Adam et Ève sont le premier homme et la première femme qui aient existé. Mais ne pourrait-on pas montrer que dans les trois premiers chapitres de la Genèse, *Adam, l'homme*, est un être collectif : l'humanité primitive ? Ce n'est guère que le premier verset du chapitre IV qui désigne expressément Adam comme un seul individu. Si nous faisons ressortir ces contrastes, c'est tout simplement pour en tirer cette conclusion, qu'il est inutile dans ces graves questions, de citer la sainte Écriture ; ses données ne sont pas assez précises ; on y trouve ce qu'on veut y trouver. Qui soutient encore aujourd'hui que la date traditionnelle (4000 ans avant J.-C.), assignée à la création de l'homme d'après la Bible, ait une base exégétique solide ? Bossuet dit même, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, 4004 ans ! C'est encore la date officielle donnée dans les maisons d'éducation, dans les lycées et autres établissements publics en France. L'homme préhistorique a certainement vécu à l'état sauvage. Les restes de son industrie, trouvés dans la terre, le prouvent surabondamment ; or les plus anciens temps historiques connus sont déjà des temps de civilisation avancée. Les pyramides d'Égypte, qui sont d'une antiquité reculée, supposent un développement considérable des connaissances humaines. Les civilisations de l'Inde et de la Chine sont de toute ancienneté. La vérité est qu'on ne peut assigner une date à l'origine de l'humanité. M. Broca croit que le seul âge de la pierre *taillée* a été d'une longueur telle que toute la durée des temps historiques n'est pas à lui comparer. Aussi pouvons-nous dire que l'Adam de la Bible a vécu à une époque inconnue. Cet Adam habite un jardin immense, arrosé par des fleuves, c'est-à-dire les bois, ce sont les forêts du monde primitif. Il est nu. Le sentiment de la pudeur lui est inconnu ; inconnue aussi la distinction du bien et du mal. Qu'est-ce que cela ? C'est l'animalité (1). Mais le texte

(1) Nous appelons particulièrement l'attention du lecteur sur le passage, Genèse, II, 18, 19, 20. L'homme primitif, d'après ces versets, ne se distingue de l'animal que par son attrait pour la femme.

nous enseigne en même temps que Dieu fit l'homme à son image. Nous nous souvenons ici de ces mots du père Hyacinthe : « On me dit que l'homme vient du singe ; la Bible le fait venir de plus bas encore : elle le fait sortir de la boue de la terre. Mais son âme, d'où vient-elle ? » La Genèse nous dit, en effet, que Dieu donna une âme « vivante » au premier homme ; il lui donna un commandement ; il lui parla de devoir. Et, si l'on consent à ne point préciser, ce sera toujours dans ce vieux récit sémitique, si profond à la fois et si enfantin, qu'il faudra chercher la véritable révélation de la misère de nos commencements et de la grandeur de notre destinée.

Edmond STAPFER.